Document généré le 19 avr. 2024 09:43

Lurelu
La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse

L'édition scolaire et la création

Daniel Sernine

Volume 11, numéro 1, printemps–été 1988

URI : https://id.erudit.org/iderudit/12610ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)
1923-2330 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Sernine, D. (1988). L'édition scolaire et la création. *Lurelu*, *11*(1), 28–31.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

animée par Daniel Sernine

L'édition scolaire et la création

Plusieurs rédactrices et rédacteurs, plusieurs écrivaines et écrivains pour la jeunesse, ont l'occasion de produire des textes pour les éditeurs de manuels scolaires, généralement pour des livres de français. Illustratrices et illustrateurs y trouvent aussi une abondante source de contrats. Je les ai invité(e)s à nous parler de ce travail, de ses hauts et ses bas.

ODILE OUELLET
illustratrice

Certains de mes collègues se plaignent du fait que leur imagination soit bridée, à mon avis souvent à tort. Une foule de stéréotypes conditionnent déjà notre imaginaire. Ce sont des codes à partir desquels on peut être compris, et le jeu de notre imaginaire n'est pas de les éviter pour formuler un langage incompréhensible aux autres, mais de s'en servir et d'en déroger en les combinant dans une syntaxe nouvelle. Lorsqu'on parle de «liberté» en ce domaine, on risque de donner lieu à une répétition mécanique de nos préférences en matière de stéréotypes. Ces goûts individuels sont beaucoup plus préorientés par le bombardement des images collectives admises qu'il n'y paraît. C'est pourquoi je pense qu'il n'est pas du tout mauvais que le ministère de l'Éducation nous oblige à adhérer à sa chasse aux stéréotypes sexistes et racistes puisque, même si elle nous force à faire violence à nos penchants spontanés, elle modifie du même coup notre imaginaire parfois stagnant. Cette chasse aux stéréotypes peut même enrichir notre vocabulaire visuel en nous contraignant à insérer de nouveaux types de sujets figurant dans nos images et à trouver comment les faire parler dans un contexte qui nous plaît. Le travail de corrélation entre nos goûts propres et des éléments imposés s'avère positif quand il débouche sur des concepts et des mises en image agréables auxquels on n'aurait pas pensé. Il ne s'agit donc pas pour l'illustrateur de s'effacer mais d'accueillir, non pas de se retirer mais de se déplacer, non pas de s'aliéner mais de s'adapter. Par exemple, représenter un gars souffrant de musophobie (la peur des souris!) plutôt qu'une femme témoigne d'un strict déplacement associatif qui suffit à rendre l'image plus sympathique.

La représentation d'hommes, de femmes et de minorités visibles est régie par un décompte élémentaire: ça peut paraître cucul et c'est bien souvent encombrant, mais c'est une façon commode pour le ministère de s'assurer que les illustrateurs participent à sa volonté de former les jeunes à l'esprit égalitaire. Quand on retouche des esquisses, on chiale un peu (surtout quand on doit dessiner une chaise roulante), mais quand on pense qu'on rend «acceptable» au lecteur qu'un Noir dirige une entreprise ou qu'une myope pratique l'haltérophilie, on peut être content de promouvoir un sentiment de justice.

Dans la lutte au sexisme, ce qui me fâche ce sont plutôt les abus auxquels mène la discrimination positive dans l'embauche, par exemple dans les institutions publiques. Mais les textes scolaires que j'ai eu à illustrer n'ont jamais dégradé les gars pour établir un équilibre dans l'attribution des genres. On n'y a pas insinué que les hommes étaient nuls ou décoratifs, mais on y a affirmé que les filles étaient aussi capables qu'eux. De plus, il y a souvent des mises en situation où l'identification sexuelle du sujet est carrément inexistante. De sorte que, concernant la visée antisexiste, les idées véhiculées par les textes scolaires sont, à mon avis, imposées d'une façon intelligente. L'éducation a pour fonction spécifique d'agir sur la formation idéologique. Quand son rôle n'est pas que reproducteur et quand nous adhérons aux idéologies proclamées, je ne trouve pas à me plaindre.

DANIELLE POISSON
illustratrice

Pour un livre de lecture destiné aux enfants de sixième année, on m'a un jour demandé d'illustrer un concert de piano qui se déroulait dans une école, et, selon les normes du ministère de l'Éducation, le nombre des filles devait égaler celui des garçons (comme cela avait trop souvent été oublié par le passé). Il y eut donc sur mon dessin 15 filles et 15 garçons, pas un ou une de plus ou de moins, qui regardaient le récital. Il y avait aussi une pianiste aveugle et son chien, un mâle, ça faisait donc 16 personnages féminins et 16 personnages masculins (y compris le chien).

Le ministère s'attend aussi à ce qu'on ne néglige pas que la société québécoise se compose de plusieurs immigrants et, au travers de l'auditoire, j'en avais placé quelques représentant(e)s: une petite haïtienne, un petit chinois, une petite sud-américaine et un petit arabe.

Il ne faut pas non plus s'imaginer que les enfants sont tous de constitution parfaite: certains sont handicapés, portent des lunettes ou d'autres appareils correcteurs. Mais comme je n'avais pas envie de dessiner une chaise roulante et comme il y avait déjà une handicapée sur la scène (la pianiste aveugle), j'ai jugé qu'il n'était pas nécessaire d'en ajouter d'autres. Étant donné que j'ai dû subir le port des lunettes à partir de l'âge de trois ans, je suis particulièrement sensible aux enfants qui en sont affublés et j'en ai dessiné une paire sur le nez de deux de mes personnages (un garçon et une fille).

Souvent le ministère de l'Éducation doit approuver les esquisses avant que les illustrations finales soient réalisées.

Avant qu'elles aient été vues par toutes les personnes concernées (chez l'éditeur et au ministère), cela demande parfois quelques semaines d'attente de la part de l'illustrateur(trice). (...)

On regardera surtout (le ministère est très strict là-dessus) à ce qu'il n'y ait pas de stéréotypes sexistes dans le genre: papa fume sa pipe et lit son journal, tandis que maman lave la vaisselle et que leur fils s'amuse avec des monstres en plastique ou des engins spatiaux. Il faut illustrer l'égalité des sexes, d'où la manie de compter les personnages féminins et les personnages masculins.

ROBERT SOULIÈRES
auteur

Oui, je l'avoue. Qu'on me pardonne, j'ai déjà écrit des textes pédagogiques. Oui, j'ai dû faire des phrases courtes, des textes super simples avec des contraintes incontournables: un gars, une fille, une menace, une solution et pas plus que neuf pages et quart. Oui, j'ai dû ajouter un Noir et une Asiatique pour faire plaisir au ministère et aux pédagogues. Oui, j'ai déjà écrit des textes scientifiquement parsemés de **ce** et de **se**, de **ail** qui se terminent en **aux**. Oui, j'ai déjà passé un message en moins de 60 mots.

En somme, je l'avoue, j'ai déjà fait de la peinture à numéros. Mais juste ciel et pâté de gazelle que la paye était bonne! Et c'est là le malheur; écrire un texte pédagogique de quelques pages c'est plus payant que de recevoir les droits d'auteur pour un roman la première année... et ça demande beaucoup moins de temps. Ah! quelle époque!

HENRIETTE MAJOR
auteure

Les mots embrigadés

J'ai souvent collaboré à des manuels scolaires. Les commandes à la pièce ont toujours donné lieu à des expériences frustrantes: aucun auteur n'apprécie les interventions intempestives des pédagogues, si bien intentionnés qu'ils soient. Le résultat final était souvent si loin du texte original que je préférais ne pas le signer.

Par contre, je vis actuellement une expérience très stimulante. Je fais équipe avec deux pédagogues pour la rédaction de manuels de français destinés aux quatre dernières années du primaire: il s'agit de la collection «messages» publiée au Centre éducatif et culturel. C'est un véritable travail de collaboration pour lequel la pédagogue Josée Valiquette et moi-même mettons en commun nos idées et nos expériences. Depuis peu, une autre pédagogue, Louise Turp, s'est jointe à l'équipe.

Dans ce contexte, les contraintes existent, bien sûr, mais c'est à moi d'en tenir compte. Mes textes sont discutés et critiqués, mais je garde le contrôle de la version finale.

Les sessions de remue-méninges et les critiques pertinentes de mes coéquipières ont été bénéfiques pour mon travail d'auteure et de directrice de collection. J'ai appris à mieux cerner des publics précis, à resserrer et à préciser mon écriture, à être à l'aise dans différents types de discours.

La collaboration à des manuels scolaires, ça peut être une expérience formidable, à condition d'avoir du temps et de la patience, car c'est bien long et bien complexe.

JASMINE DUBÉ
auteure

Cuisiner des textes pour un éditeur scolaire

Dring!!! Allô Jasmine Dubé?... Seriez-vous intéressée à écrire des textes pour notre maison?... Il s'agit d'un livre de français destiné aux élèves de troisième année; une dizaine d'auteurs y travailleraient, dont vous...

All Right! Certain que ça m'intéresse! Une nouvelle expérience. Rencontrer de nouvelles personnes. Écrire autre chose que du théâtre ou des chroniques à *Lurelu*... tâter du côté de la prose. Et c'est bien payé (surtout si je compare à mon cachet à *Lurelu*...). Certainement! Je suis emballée.

Première rencontre. Une belle équipe. Chaleureuse. Dynamique. Beaucoup de respect des enfants. Ça me plaît. Puis, les mises en garde: phrases courtes, normes du ministère, thèmes obligatoires, etc. Bon.

On se répartit le travail. Je plonge. Je ponds des dizaines de premiers jets sur les sujets demandés. Textes trop courts. Textes trop longs. Je rallonge. Je coupe. On change un mot, une phrase. On vérifie une information. J'écris un texte sur une tortue qui grandit et qui quitte son aquarium devenu trop petit pour elle. Un texte poétique mais... oh! il manque de textes expressifs. Je change tous les «il» de mon texte pour des «je» et des «tu». Puis, on me demande de donner des détails sur la façon dont respirent les tortues. D'accord. Voilà. Puis, on me demande aussi de trouver une fin plus «punch». D'accord.

Maintenant, on parle des arbres. D'accord, parlons des arbres. J'écris une histoire d'amitié entre un oiseau et un sapin. Mais, l'éditeur, visant aussi le marché européen, me fait remarquer que les sapins sont rares en France. Pas de problème, le sapin devient un bouleau. Mais voilà que, dans mon histoire, l'arbre se fait transformer en papier... si cette chose est possible pour un sapin, elle ne l'est plus pour un bouleau... bon, bon, bon...

Arrive le jour de la remise des textes aux illustrateurs. Je retrouve l'histoire de mon arbre et de mon oiseau amputée de quelques lignes, et ma foi, assez différente de sa version originale. Quant à ma tortue, elle a disparu. Il y avait suffisamment de textes sur le sujet, et l'espace du livre étant complètement rempli, ma tortue est sortie de son aquarium pour se retrouver les quatre pattes en l'air dans le fond d'un tiroir de mon bureau...

Écrire pour les maisons d'édition de manuels scolaires, c'est un peu comme cuisiner, c'est-à-dire qu'il faut bien suivre la recette: juste assez d'ingrédients, pas trop, enlever, rajouter, pétrir, couper, huiler, refroidir, saler, réchauffer, faire lever, puis servir... On aime ou on n'aime pas. C'est toujours un défi. Mais au bout du compte, on gagne sa croûte. N'en faisons pas un plat...

JOHANNE ROBERT
auteure

Je travaille actuellement pour un éditeur de manuels scolaires, et ce, depuis l'automne dernier. Je trouve en effet qu'il y a beaucoup de règles à respecter, de tabous à ménager et de normes du ministère dont il faut tenir compte. Mais qu'importe. Malgré toutes ces obligations, rédiger des textes pour un éditeur de manuels scolaires reste pour moi un travail très intéressant.

D'accord, la forme en prend souvent pour son rhume et le style se voit parfois amputé d'images qu'on croyait au départ indispensables à la compréhension et à l'originalité du texte. Mais le fait de travailler en fonction de critères bien définis nous oblige à ne garder que l'essentiel, à inventer un style concis et surtout à mettre à l'épreuve notre pouvoir de création. Ne serait-ce que pour relever ce dernier défi, je crois que ça vaut le coup. Essayer de créer à l'intérieur d'une structure bien établie, pourquoi pas? D'ailleurs, si ce n'était pas celle-là, c'en serait obligatoirement une autre. Imposée par l'auteur lui-même peut-être mais à respecter et limitative tout de même.

En fait, je ne crois pas que l'imagination se trouve si bridée par toutes ces règles. Au contraire, je crois qu'elle peut s'en trouver stimulée devant le défi à relever. Et de toute manière que ce soit à l'intérieur d'un cadre ou d'un autre, le pouvoir de création n'a-t-il pas toujours le dernier mot? Je pense que oui tellement il a besoin de s'exprimer. Et le manuel scolaire est pour lui un excellent outil de se faire entendre.

PIERRETTE DUBÉ
auteure

En septembre dernier, les Éditions Graficor me proposaient de faire partie du groupe d'auteurs qui allaient travailler à la rédaction d'un livre de lecture destiné aux élèves de troisième année (*Trioh*).

Dès le départ, l'idée m'a emballée et je n'ai, à aucun moment, regretté d'avoir tenté l'expérience. Bien sûr, il y a des contraintes, et elles sont nombreuses! Le ministère de l'Éducation a des exigences strictes, qu'il faut savoir respecter. Il n'est pas toujours facile, par exemple, d'écrire des phrases comptant en moyenne 10 à 11 mots! Au début, il faut compter et recompter... mais ce n'est bientôt plus nécessaire. On finit par sentir, d'instinct, si la phrase a la bonne longueur (comme un auteur écrivant en alexandrins!...)

Écrire pour un manuel scolaire, c'est aussi éviter les mots pouvant poser problèmes, les structures de phrases trop complexes, les sujets «controversés». C'est savoir être concis. C'est aussi et surtout, en dépit des contraintes, être intéressant: un livre qui fait bâiller a raté son objectif.

Un travail passionnant, parce que jamais routinier. Vous devez, un jour, faire travailler votre imagination pour écrire un poème ou un conte; le lendemain, il faudra effectuer des recherches en bibliothèque avant de rédiger un texte informatif sur un sujet donné. Et on apprend soi-même des tas de choses. Le croiriez-vous, les toiles d'araignées n'ont désormais plus de secrets pour moi, et je pourrais vous parler longuement de la vie dans le désert...

BERNADETTE RENAUD
auteure

Écrire des manuels scolaires, un fouillis de contraintes? Oui et non. Personnellement, je dis d'abord non et puis... je me laisse prendre au jeu.

Ramasser ses idées en une ou deux pages, effectuer des recherches sur les animaux et les arbres, écrire sur des thèmes qu'on ne s'est pas fatigué à chercher, jongler avec le nombre de mots... c'est une sorte de jogging de l'écriture.

Il n'est pas négligeable, non plus, d'avoir un très large public. Pourvu, bien sûr, que le nom de l'auteur soit clairement identifié!!!

Deux autres aspects sont intéressants: la publication et la rémunération à court terme. Pour une fois, penser en semaines et non en mois ou en années.

Le charme d'une commande de ce genre c'est, en fait, de changer du travail habituel. Elle est donc un jeu et un défi pourvu qu'elle soit... inhabituelle, justement.

Pour ceux et celles qui persistent à croire que l'écriture dite scolaire brime la liberté d'écriture, j'ai de petites nouvelles pour vous. Tâtez de l'écriture pour la télévision, le cinéma, le théâtre ou le disque... et vous verrez que des contraintes, il y en a partout.

En terminant, je ne peux m'empêcher de souligner que même la littérature «à l'état pur» est brimée. Les critiques, placides ou exubérantes, compétentes ou non pourront saboter un livre à sa sortie ou le propulser outre mesure. Les contraintes scolaires, elles, ont l'avantage d'être clairement définies en partant. Au moins, les auteur(e)s savent à quoi s'en tenir.

En fait, chaque écriture a ses exigences. Il s'agit seulement de savoir lesquelles nous apparaissent des contraintes brimantes ou des défis stimulants!

CHARLES MONTPETIT
auteur et illustrateur

J'ai toujours trouvé étrange que les personnes qui passent la mise en pages des livres scolaires à la loupe soient justement celles qui, au niveau du contenu, persistent à enseigner une grammaire où le masculin l'emporte sur le féminin.

Je sais, c'est une vieille scie, mais elle n'en est pas moins vraie: s'il est désormais important de compter le nombre d'hommes et de femmes dans les illustrations pédagogiques, qu'en est-il des textes où «cent filles et un garçon» s'accorde encore au masculin? Y aurait-il deux poids, deux mesures selon la difficulté que l'on éprouve à résoudre le problème? À mon avis, l'excuse sonne faux: il y a longtemps que je bâtis mes phrases en évitant les accords tendancieux, et jamais je ne me suis heurté à un mur de brique...

La même contradiction apparaît sur le plan de la morale. On exige l'émancipation des attitudes sociales, mais l'approche de l'amour doit rester des plus victoriennes. On demande que les minorités soient mieux représentées, mais l'homosexualité demeure un tabou inabordable. On désire couvrir un éventail de races, mais les différences physiques et culturelles doivent être si minimes qu'au bout du compte, on s'écarte à peine des caractéristiques de la culture dominante.

On pèche aussi par excès: il est devenu risqué d'attribuer une imperfection à un Noir, une féministe ou une personne handicapée. Or, puisqu'il est impossible de dessiner tout le monde de la même grosseur, à la même hauteur, posant les mêmes gestes et parlant au même moment, N'IMPORTE QUELLE illustration préjudiciera certains personnages. Et en voulant prévoir toutes les objections, une maison d'édition tombera souvent dans la mièvrerie la plus affligeante.

Pas étonnant que les jeunes rejettent les bons sentiments. La popularité du groupe Rock et belles oreilles le prouve: face aux demi-mesures moralisatrices, le cynisme paraîtra toujours franc, sans compromis et surtout, vraiment impartial envers ses victimes!

DANIEL SERNINE
auteur

Vous aurez observé que cette chronique n'a manifestement pas été approuvée par le ministère de l'Éducation: trois hommes pour sept femmes, et nul représentant des minorités visibles!

Sérieusement. Je dois quant à moi diverger d'opinion avec certaines de mes collègues et (coïncidence) partager plutôt les avis de Robert et de Charles. Oui, c'est vrai, ça paie deux ou trois fois plus que d'écrire de la fiction, et surtout ça paie sur-le-champ, ou presque: on n'a pas à attendre les chèques de trois chiffres étalés sur plusieurs années. Par contre, je n'y trouve vraiment rien de stimulant au point de vue littéraire. On contorsionne son écriture pour fournir à l'éditeur un matériau qui, de toute façon, sera ensuite raboté et taillé pour répondre au cahier des charges. Comme l'évoquait Bernadette, parfois on préférerait ne pas voir notre signature au bas du résultat final.

À côté de valeurs tout à fait positives comme l'égalité sexuelle et l'intégration des minorités visibles, certains faits comme la pluralité des modes de vie ou la pluralité des valeurs éthiques ne passent pas la porte étroite des comités d'évaluation. Quant aux valeurs qui sont promues, il faut voir comment elles sont appliquées. N'est-ce pas dévaluer la notion d'égalité des sexes, que de l'appliquer aux animaux et même aux objets inanimés (oui, une chouette pour chaque hibou, une montgolfière pour chaque ballon)? N'est-ce pas dévaluer l'Haïtienne et le paraplégique que de les comptabiliser comme l'éleveur inventorie son cheptel? Si j'étais aveugle ou Asiatique, au lieu d'un sentiment de justice en voyant ma représentation dans les manuels scolaires, je serais probablement plus insulté d'apprendre de quel décompte arithmétique je fais l'objet lors des sessions de production.